



Zanzalá

Homepage da revista:

<https://periodicos.ufjf.br/index.php/zanzala/index>



Les allumeurs d'étoiles¹

Jean-Pierre Laigle²

D'un thème à l'autre

La mort du Soleil est un des grands thèmes de la SF. L'exaltent magnifiquement le poème *L'Astre Rouge* (1884) du Français Charles-Marie Lecomte de Lisle et les romans *The House on the Borderland* (tr. *La Maison au Bord du Monde*, 1908) et *The Night Land* (tr. *Le Pays de la Nuit*, 1912) du Britannique William Hope Hodgson, où l'étoile déchue ensanglante de ses derniers rayons le désert du monde. Ainsi se projète dans le futur la terreur primitive de l'humanité face aux ténèbres, voire celle de ne plus voir se lever l'aube. La SF rejoint ici les religions qui déifièrent le suprême lumineux et même, en Amérique Centrale, pratiquèrent souvent à grande échelle les sacrifices humains pour nourrir ses feux.

Moins pessimiste, *De Sista Människorna* (*Les Derniers Humains*, 1911), roman du Suédois Otto Witt, dépeint une morne humanité qui survit par sa technologie sous la banquise mondiale. Car, ici, un ingénieur du XXème siècle, projeté 20 000 ans dans l'avenir, trouve le moyen de rapprocher la Terre du Soleil pour la dégeler. Solution audacieuse, pourtant moins que de ranimer les feux solaires. Et, puisque c'est une étoile parmi tant d'autres, pourquoi ne pas rallumer les mortes ou les agonisantes? Et même enflammer des nuages cosmiques, des planètes, des satellites ou des astéroïdes? Ici la SF se joue des outrances. Telles sont les modalités d'un thème moins fréquent.

¹ L'auteur remercie John Boston, Internet, Ralph Letsch, Patricia Manignal, Dominique Martel, Harry Morgan, Erik Simon, Guy Sirois et Graham Stone pour l'aide, les informations et les documents fournis.

² Escritor francês, autor de diversos livros, dentre eles *Encontro com o destino*, publicado pela editora Devir (2012). E-mail para contato: erelis_gon@yahoo.fr



Les précurseurs

L'initiative du thème semble revenir à un habitué des 'pulp' états-uniens, Raymond Z(inke) Gallun (1911-94), dont la carrière assez inégale couvre près d'un demi-siècle. Sa troisième nouvelle publiée, *Atomic Fire (Le Feu Atomique, 1931)*, dépeint la Terre (rebaptisée Aearth sans grande imagination) dans dix millions d'années. Conquise en 2089 par les Martiens fugitifs de leur planète agonisante, la voilà presque réduite au même état: atmosphère raréfiée, océans asséchés; sa surface est désertique, sauf là où l'arrose le réseau de canaux creusé depuis les calottes polaires; et le Soleil rouge la chauffe chichement, un sort contredisant les prévisions de l'astrophysique moderne.

Coup de grâce, un nuage de gaz sidéral intercepte les rayons solaires. L'atmosphère commence à se solidifier. Sark Ahar, un des rares savants terriens rivalisant avec les Martiens, réussit à libérer (enfin!) l'énergie des atomes pour combattre le froid. Par crainte d'une réaction en chaîne, le premier essai a lieu au large de la Lune dans un astronef. Il est vite rongé par le feu nucléaire. Avant de l'évacuer, Sark Ahar le lance contre le satellite et celui-ci, par contagion, devient le nouveau soleil de la Terre. Reconnaisants, les Martiens lui élèvent une colossale statue. Naïf, vieillot, sommaire, peu inspiré, bourré des poncifs déjà établis du genre, ce texte n'a pour mérite que l'antériorité.

R.Z. Gallun récidiva dans *The Menace from Mercury (La Menace de Mercure, 1932)* d'après un synopsis de John Michel (1917-69), septième lauréat d'un concours de scénarios interplanétaires lancé par Wonder Stories, plus tard connu sous le nom de Hugh Hammond. Détectées à la surface de Mercure, des lumières ont pour cause un cône haut d'un mile qui provoque l'ignition progressive de la planète. Mais il est surtout question des efforts désespérés de Terriens pour percer le champ de forces qui le protège et où ils sont piégés, ainsi que ses bâtisseurs extra-terrestres dont les buts resteront inconnus. Dans sa cinquième nouvelle, cet amateur s'efforce d'étoffer sans grand succès l'histoire d'un autre amateur.

Autre contributeur des « pulps », Howard W. Graham, pseudonyme de Howard E(Immer) Wandrei (1909-56), reprend l'idée de l'embrasement lunaire dans *Guns of Eternal Day (Les Canons du Jour Éternel, 1934)*. Croyant faire le bonheur de l'humanité, un savant fou bombarde la Lune de deux flux électriques, un positif, un négatif, qui en libèrent l'énergie. Mais l'excès de lumière commence à faire fondre les calottes polaires et cause des mutations animales nuisibles, des épidémies; le climat devient tropical et tempétueux; les saisons disparaissent. Par chance, au bout de trois ans, une comète de passage capture le soleil inopportun, conclusion stupide de cette nouvelle invraisemblable et mal fagotée.

Classiques et tâcherons

Le soleil lunaire a pu inspirer Jack Williamson (1908-2006), autre adepte états-unien du space

opera. Plus sophistiquée, sa longue nouvelle *The Sun Maker* (*Le Créateur de Soleil*, 1940) se déroule trente ans après l'arrivée de la Tache, phénomène gênant considérablement la propagation dans l'éther des ondes lumineuses, caloriques, radio et gravitationnelles entre le Soleil et la Terre. Depuis, sa surface est gelée et son atmosphère solidifiée ne la protège plus des météorites. Retirés dans les profondeurs, les rescapés vivent. Pire: les ressources se raréfiant, le Régent de l'Énergie prévoit de ne garder que deux cents âmes pour préserver l'espèce et d'en abandonner des millions.

Sans avoir vu le Soleil, le jeune Jeremy Cord rêve d'en créer un. Espérant découvrir un filon de cristaux fournissant l'énergie aux cités enfouies, il vole une taupe mécanique dernier modèle capable de parcourir huit miles par jour. Il perce une des immenses cavernes de Yogroth éclairées par des globes lumineux, tapissée de fougères arborescentes et peuplée de reptiles humanoïdes. Naniaya, une femelle avec qui il sympathise, lui apprend que son espèce y vit depuis l'ère secondaire, où une Tache précédente causa l'extinction des dinosaures. Mais elle a perdu la technologie de ses luminaires et se retire à mesure qu'ils s'éteignent. Ceux-ci étant considérés comme sacrés, leur accès est interdit à un étranger.

Il arrive néanmoins à comprendre leur fonctionnement. Mais les humains ont découvert l'existence des reptiles et la guerre éclate pour la possession des confortables cavernes. L'extermination mutuelle commence. Le jeune homme n'arrive pas à convaincre ses dirigeants que les deux espèces n'assureront leur salut qu'en coopérant. Délivré par sa fiancée (humaine), il fuit vers la surface et lance vers la Lune une charge pour y amorcer une réaction en chaîne. Elle se change alors en étoile. Il faut dire que la Tache avait distendu les liens gravitationnels entre la Terre et le Soleil, au point qu'une année-lumière les sépare. La surface redevient habitable et le conflit n'a plus de raison d'être.

The Sun Maker relate une quête vers la lumière perdue qu'un héros prométhéen – plus heureux que son modèle – arrache non aux dieux mais aux profondeurs de la Terre pour la sublimer à sa surface et en baigner à la fois l'humanité et l'espèce qui l'a précédée. C'est aussi, par extension, le triomphe de la connaissance, de la vérité, de la justice, de la paix et de la jeunesse auxquelles bien des mythes l'assimilent ou qui du moins s'y associent. Malheureusement, l'auteur n'a pas vu toutes les potentialités de ce récit, populaire, certes, mais inspiré et bien mené. Il utilise aussi la théorie de l'éther, déjà datée, réfutée depuis. Sa conclusion ensoleillée est une constante presque unanime dans les traitements du thème.

Une variante concernant non la Terre mais Mars est exploitée dans *The Sands of Mars* (tr. *Les Sables de Mars*, 1951) par l'écrivain britannique Arthur C(harles) Clarke (1917-2008). Un vieil auteur de SF est embarqué comme reporter dans le vol inaugural de l'Arès, premier transporteur spatial de passagers. Les deux premiers cinquièmes du roman relatent son voyage et les deux suivants sa découverte de la planète rouge, chacune de façon assez didactique. Dans son atmosphère très raréfiée vivent de petites plantes non chlorophylliennes et de rares animaux; des dômes pressurisés abritent les colons. Le dernier cinquième est consacré aux perspectives d'un changement spectaculaire.

Exécuté à l'insu de la Terre rechignant à financer une colonie estimée ruineuse et à lui concéder trop d'autonomie, le projet Aurore consiste à bombarder le satellite Phobos pour y déclencher une réaction nucléaire entretenue par une résonance de mésons. L'étoile miniature brûlera un millénaire et non seulement réchauffera Mars mais accélèrera la prolifération d'un végétal endémique qui n'avait jusqu'ici que la rare lumière solaire pour décomposer en oxygène l'oxyde de fer du sable. Ainsi se formera une atmosphère plus dense et respirable d'ici à cinquante ans. À la longue, Mars pourra accueillir bien davantage d'humains, se passer du secours de la planète-mère et rejeter sa tutelle.

Le nouveau soleil est donc synonyme de développement pour une planète et de liberté pour ses colons. Et le vieil auteur – en qui s'anticipait A.C. Clarke? – y puise une illumination intérieure et une certaine jeunesse: Mars devient sa patrie, dont il plaidera la cause auprès de la Terre, placée devant le fait accompli et redoutant déjà d'être dépassée par sa colonie, thème historiquement vérifié et récurrent dans la SF. Le roman relève de la veine pédagogique déguisée d'A.C. Clarke. Sans illusions, il y doutait déjà des prétentions de tels ouvrages. Et, de fait, les révélations des sondes spatiales les ont démenties. Mais il ne l'a pas réactualisé. Il en reste l'aspect humain souvent exalté dans le reste de son œuvre.

Son compatriote Ronald Turner (1922-98) en a tiré *The Diemos Deadline* (sic) (tr. *Aventures sur Deimos*, 1954), courte bande dessinée où, pour réchauffer Mars et extraire l'oxygène de son sol, est lancée la réaction en chaîne du cœur en uranium de son autre lune. Mais des êtres discoïdes enlacent de leurs tentacules les antennes du réacteur, en absorbant l'énergie. Le trio laissé sur place en surveillance les repousse à grand-peine malgré un arsenal impressionnant. La fusée décolle comme la surface bouillonne. Deimos resplendit. Une histoire sans prétentions que rehaussent des décors et une machinerie d'un réalisme complexe, en dépit d'un dessin assez hâtif par rapport aux meilleures œuvres de l'artiste.

Comme J. Williamson, le poète et nouvelliste californien Clark Ashton Smith (1893-1993) évoque une Terre à la surface congelée. *Phoenix* (tr. *Tel Phénix*, 1954) se passe à une époque lointaine où le Soleil s'est refroidi. L'humanité a conservé presque toute sa technologie, mais une stérilité progressive la frappe ainsi que la faune et la flore qui garnit ses cavernes. Ces conditions ne leur conviennent pas. Réduite à quelques milliers d'individus issus de toutes les anciennes races, elle tente de raviver son étoile par des bombes au calcium, sodium, hélium, hydrogène, soufre, etc, héritage des dernières guerres. L'auteur connaissait les raies du spectre solaire mais ignorait le rôle de la fusion nucléaire.

Phoenix est une nouvelle romantique à la langue poétique. Un jeune membre de l'expédition, Hilar, a promis à sa fiancée Rodis de lui revenir. Il tient parole, mais sous forme de rayonnement. Car, pour des causes inconnues, le bombardier spatial n'a pu échapper à l'attraction du Soleil. L'équipage s'est sacrifié en se faisant sauter avec son chargement dans un de ses immenses volcans. Ici, donc, l'embrasement de l'astre n'est pas que le symbole de la renaissance humaine mais un gage d'amour, ce qui caractérise ce récit plus que sa justification scientifique, laborieuse, caduque et superflue. Sans doute écrite bien avant sa

publication, cette charmante histoire conserve pourtant sa tonalité épique.

Dans un registre plus vigoureux, *Ceux de Nulle Part* (1954) de Francis Carsac, premier publié des sept romans du préhistorien français François Bordes (1919-81) rappelle le style d'Edmond Hamilton tout en étant mieux écrit et un peu plus subtil. Enlevé par une soucoupe volante, un Terrien participe à la guerre millénaire opposant la Ligue des Mondes Humains menée par les Hiss aux Misliks, êtres métalliques que tuent la lumière et la chaleur et qui éteignent les étoiles partout où ils s'installent. Insensible à leur rayonnement nocif pour la vie protoplasmique, il est pris pour le sauveur d'une ancienne prophétie. Il gagne aussi l'amour d'une belle fille, membre de la seule autre espèce immunisée.

Le dernier tiers du roman conte l'offensive contre les Misliks, avec qui nulle entente ne semble possible. Ils ont conquis une galaxie entière, anéantissant d'innombrables civilisations, comme le révèle une expédition au cœur de celle-ci, et se rapprochent dangereusement de la Ligue des Mondes Humains. Plusieurs étoiles sont menacées. Les Hiss testent alors sur l'une d'elles une bombe pour la rallumer ou plutôt la faire exploser. Le Terrien joue un rôle essentiel, seul capable de la manipuler sur sa croûte refroidie à la pesanteur écrasante. La fabrication en série commence et les embrasements progressent malgré la riposte ennemie. La croisade photonique durera sans doute des millénaires.

Ceux de Nulle Part s'inscrit dans un manichéisme opposant la lumière aux ténèbres. C'est d'ailleurs, très simplifiée d'après l'auteur, la religion des Hiss. Un démarquage du mazdéisme à l'échelle galactique. Ici, l'embrasement stellaire implique la vie pour les intelligences protoplasmiques et la mort pour les Misliks. Toutefois, même à l'égard de ces derniers, l'incompatibilité est loin de prendre la coloration bêtement raciste qui marquait alors la SF états-unienne. Rencontrant un prisonnier ennemi, le Terrien détecte en lui des sentiments humains à défaut d'amitié. Il donne une dimension héroïque à ce space opera darwinien de facture classique mais nuancé.

Sommet du space opera échevelé, *Galactic Year* (*L'Année Galactique*, 1957), est une histoire de surhommes d'un nouvelliste britannique mineur, surtout actif de 1947 à 1963, E(rnest) R(ayer) James. Le théâtre en est la Galaxie où l'humanité a atteint les limites de son espace vital. Rares sont les étoiles pourvues de planètes terriennes et son empereur craint que la chasse aux restantes suscitent des conflits. Il veut donc en créer de nouvelles. En 3457, année galactique, il fait appel à des mutants aux pouvoirs télékinétiques quasi-divins. Il n'y en a que vingt, 'produits par une force cosmique qui a atteint son summum grâce à l'explosion de cycles dans certaines zones' Or ils sont stériles, sauf un.

Celui-ci a engendré avec une humaine un fils, héritier et transmetteur potentiel de ses pouvoirs. Or un autre mutant, jaloux, fait tuer le couple mais échoue avec leur progéniture. Élevé en secret, Lann affronte son destin une fois adulte. L'empereur lui impose un rôle-clef dans un groupe où les uns condenseront des nuages de poussière cosmique en une étoile de type G et d'autres susciteront des planètes terriennes. Le jeune génie déploie ses talents inexploités, crée un double du Système Solaire et,

classiquement, sauve la Galaxie. Mais la fable n'est guère convaincante: l'opération aurait dû prendre des dizaines de millions d'années. Son grandiose tient plus de la mégalomanie ou de la poésie que de la raison.

En comparaison, *Le Soleil n'éclaire plus la Terre* (1958) pâlit. Cette bande dessinée de l'Espagnol Fernando Fernández (1940-2010) fait partie d'une longue série publiée anonymement par un éditeur français. Les héros en sont le fringant capitaine-pilote Ray Comet de la police de l'espace et la belle journaliste Diana Trenton au XXVI^{ème} siècle. Celui-là se réveille un millénaire plus tard sur une Terre bouleversée par la technologie: elle possède un second satellite mais lumineux. Un vieux savant lui explique que vers son époque le Soleil se refroidit puis se raviva, mais qu'entre temps s'y substitua un astéroïde arraché à son orbite et transformé en fournaise atomique. Il le charge de changer le passé.

Le lendemain, le capitaine croie avoir rêvé. Mais le Soleil se refroidit et surgit – comment? – l'étoile de substitution. Or ses propriétaires exigent un prix annuel exorbitant et, en avertissement, l'éteignent. La Terre cède au chantage. Dans leur astronef, les deux héros découvrent que les habitants de Sirius III alimentent le satellite en matière fissile et ont entouré le Soleil d'un voile qui intercepte ses rayons – nul ne l'avait donc détecté? Ils capturent le couple. Évadé, celui-ci dénonce le complot. Sirius III est traduit devant le conseil galactique. Cette œuvre de jeunesse d'un réalisme sommaire ne préfigure guère le talent éclatant de l'artiste et le scénariste anonyme n'est guère convaincant.

Dans un autre space opera, *The Sun Creator (Le Créateur de Soleils, 1959)*, cette opération s'est banalisée, du moins à l'échelle planétaire. Ce court roman du prolifique Britannique Kenneth Bulmer (1921-2005), publié sous le pseudonyme de Nelson Sherwood, évoque un futur où l'humanité se divise en branches rivales. Mabel, une bombe terrienne de modèle deux, doit embraser une planète d'une étoile mourante pour rentabiliser et rendre habitables les dix autres, trouvaille plus que discutable dans la mesure où, le nouveau soleil n'occupant une position ni stable ni centrale, l'efficacité de son rayonnement varierait trop en fonction de sa trajectoire orbitale et de celles de ses tributaires.

L'astronef convoyant Mabel naufrage sur Greensleeves suite à une 'tempête magnétique interstellaire'. Elle est secrètement récupérée, ainsi que l'équipage dont le capitaine est torturé, par des envoyés de N'Gona, un empire ennemi. Celui-ci est disposé à sacrifier les cent millions d'habitants de la planète qu'il dispute à la Terre pour l'en déposséder et la discréditer. Mais l'enquêteur terrien intercepte le vaisseau n'gonien en fuite et menace l'ambassadeur de le ramener au sol. Il attaque l'ambassade et désamorce la bombe in extremis. Datant des débuts de la carrière de l'auteur, ce court roman est avant tout un récit d'action fertile en rebondissements, amusant mais hâtivement rédigé et peu élaboré.

L'Étoile de Goa (1961), un des 78 romans de SF de Max-André Rayjean, pseudonyme du Français Jean Lombard, relève de cette veine. Génie mégalomane, Goa agrège un nuage de gaz sidéral et y déclenche une réaction nucléaire pour créer l'étoile Aog. Menacés par sa trajectoire, les habitants du système d'Agel lancent contre elle l'anti-étoile Kâ. Ils capturent Goa, mais son aide robotique détruit Kâ.

Enfin, la police spatiale annihile Aog et son créateur tombe victime d'entités gazeuses. Avec un tel scénario et un peu d'inspiration, un auteur moins médiocre aurait rendu au moins lisible ce space opera bêtement scientifique où le grandiose du thème pâtit fort d'une rare platitude de style et d'imagination.

Les modernes

La sophistication d'un thème est souvent un indice de sa maturation. Ainsi de *Septinių Žvaigždžių Žvaigždynė* (tr. *La Constellation aux Sept Étoiles*, 1972) de Vytautas Norbutas (1939-1991), écrivain lituanien de SF connu pour deux romans (dont un de parution post-soviétique) et un recueil de nouvelles. Mêlant super-science et mythologie, celle-ci est entrecoupée d'extraits du *Prométhée Enchaîné* d'Eschyle, indice d'une culture classique que confirment ses autres écrits. Le Soleil se refroidissant, Zeus propose aux membres de l'Assemblée Mondiale d'émigrer dans une comète, de construire un vaisseau géant ou d'allumer un soleil miniature. Mais Prométhée, qui aime l'humanité, refuse de l'abandonner.

Seul l'astronium peut raviver le Soleil. Le Système Solaire en manque mais pas Altair. Prométhée part donc avec Héphaïstos, utilisant les dernières réserves d'antimatière pour la propulsion. Il plonge dans la chromosphère de l'étoile mais, le prélèvement effectué, le carburant est trop limité pour deux passagers. Prométhée demande à son équipier de le tuer avant d'emporter le chargement. Il refuse et le laisse sur une planète, sous la garde d'un aigle en métal, concession un peu forcée à la légende grecque. Une paraphrase curieuse, plus littéraire que scientifique, tirée par les cheveux mais évocatrice et bien écrite, de la légende de Prométhée qui, contre la volonté de Zeus, donna la lumière aux hommes et en fut puni.

Autre produit des pays de l'est, *Stunde der Ceres* (*L'Heure de Cérés*, 1975), de l'Allemand Wolf Weitbrecht (1920-87), auteur de quatre romans et de nombreuses nouvelles, est beaucoup plus classique et consensuel dans le cadre d'un réalisme socialiste plus strict. C'est la suite d'*Orakel der Delphine* (*L'Oracle des Dauphins*, 1972), où un couple de cosmonautes, les Huber, découvre que dans l'antiquité des visiteurs extra-terrestres gravèrent un message en cunéiforme sumérien dans le cerveau des dauphins. Ils enjoignaient l'humanité à rejoindre la fraternité galactique quand elle sera assez évoluée (probable influence d'Ivan A. Efrémov) et, pour ce faire, à créer un nouveau soleil comme signal.

Ce space opera se passe au XXI^e siècle, où débute la colonisation du Système Solaire, où l'Est et l'Ouest cohabitent et où la langue internationale est l'interlingua. Tom, le fils Huber, propose de transformer Cérés, le plus gros astéroïde (780 km de diamètre), en sphère de plasma pour lancer le signal aux extra-terrestres et réchauffer Mars. Arthur A. Parker, un capitaliste canadien qui vise l'hégémonie mondiale, envoie son astronef personnel, l'Eternity, transportant une bombe à antimatière et des cyborgs sans maîtriser cette technologie. Cérés s'embrase prématurément, détruisant son vaisseau. Parti pour l'intercepter, Tom Huber succombe aussi avec la majorité de son équipage.

Datant des débuts de l'auteur, ce roman est assez discutabile dans la mesure où le rayonnement de Cérès ne pourrait être efficace qu'au moment où il s'approcherait de Mars. Les personnages y sont manichéens à l'excès: le héros idéaliste et positif qui n'hésite pas à se sacrifier contre le capitaliste mégalomane et sans scrupules. Il est en effet marqué par le réalisme socialiste: l'empire de A. Parker s'effondre après sa tentative, préluant à la fin du capitalisme. Coïncidence troublante, une base extra-terrestre surgit du fond de la mer, ayant capté le signal. La Terre reçoit alors la promesse d'être accueillie dans le Grand Conseil Galactique. Ainsi l'illumination se révèle-t-elle à la fois physique et politique.

Troisième produit des pays de l'est, mais romantique, *СЧАСТЬЕ* (tr. *Bonheur*, 1976) a pour auteur le Russe Ascold Yakoubovski (1927-83), connu pour quelques nouvelles de SF. Éric est l'ingénieur qui a dirigé l'opération consistant à propulser une masse de matière à travers une série de lentilles magnétiques pour la charger en énergie jusqu'au centre d'une étoile en extinction. Il a ainsi sauvé du froid sa seule planète colonisée mais a péri dans l'embrasement, entrant dans la légende. À chaque aube, sa fiancée revoit sa chevelure rousse dans les protubérances et lui demeure fidèle. Une illustration bien soviétique du culte du héros et du sacrifice pour la collectivité, doublée de celle, plus lyrique, de l'amour éternel (et solaire).

Le thème rejoint celui de l'invasion extra-terrestre dans *Star-Maker! (Créateur d'Étoile!, 1978)*, un des derniers épisodes de la série *Jeff Hawke*, bande dessinée sobre au trait classique du Britannique Sydney Jordan. Les habitants cristallins d'une planète glacée doivent émigrer. Celle-ci est menacée de réchauffement par l'approche d'une comète qui dérangera l'équilibre de leur système solaire. Aussi convoitent-ils la Terre. En effet, en ce dernier quart du XXI^{ème} siècle, elle se remet d'un cataclysme au terme duquel la glace l'a presque entièrement recouverte. Une boule de feu solaire a frappé la Lune dont des fragments ont formé un anneau. Et, surtout, l'orbite terrestre s'est élargie (!).

Après une démonstration de force, les envahisseurs proposent aux Terriens la jouissance d'une bande équatoriale tempérée tandis qu'ils occuperont le reste. La riposte arrive avec le déclenchement d'une réaction en chaîne dans l'hélium et l'hydrogène de Jupiter. Désormais transformé en étoile, il fait fondre la surface de ses satellites et réchauffe celle de la Terre, la rendant impropre aux extra-terrestres – du moins quand elle s'en rapproche. S'avouant vaincus, les extra-terrestres repartent avec en cadeau les plans de la bombe solaire dans l'espoir de l'utiliser pour résoudre leur problème. Cette histoire bien dessinée mais un peu superficielle est la seconde d'inspiration militaire.

A.C. Clarke l'a peut-être lue car Jupiter subit le même sort dans son roman *2010: Odyssey Two* (tr. *2010: Odyssée Deux*, 1982), suite de *2001: A Space Odyssey* (tr. *2001: L'Odyssée de L'Espace*, 1968), adaptation du film éponyme de Stanley Kubrick dont il est le scénariste. Le vaisseau russe Léonov part avec deux invités états-uniens pour la géante gazeuse près de laquelle orbitent toujours le Discovery et le monolithe géant qui a propulsé l'astronaute Dave Bowman chez des entités surhumaines. Avant d'enquêter

sur l'échec de sa mission, l'expédition capte le message final du survivant d'un astronef chinois détruit par des créatures vivant sous la banquise du satellite Europe.

L'esprit de Bowman prévient les astronautes qu'ils doivent partir d'ici à quinze jours. Ils accrochent le Discovery au Léonov pour bénéficier de ses moteurs, puis l'abandonnent. Envahi de millions de monolithes qui transmutent son hydrogène en éléments lourds, Jupiter devient étoile. Avant d'être vaporisé, l'ordinateur Hal 9000, réactivé, transmet à la Terre: « *Tous ces mondes sont à vous, sauf Europe. N'essayez pas de vous y poser.* » Les entités ont réchauffé le satellite pour favoriser l'évolution de ses habitants, comme jadis celle des pré-humains. L'auteur a bien amélioré sa technique depuis *The Sands of Mars* mais sans retrouver son souffle des années 1950, 1960 et même 1970.

Peter Hyams en a tiré le film *2010: The Year We Made Contact* (tr. *2010: L'Année du Premier Contact*, 1984), pari audacieux, perdu faute de génie malgré un gros budget et de bons effets spéciaux. Il n'ajoute guère au chef d'œuvre de S. Kubrick et au roman d'A.C. Clarke. Cependant, l'embrasement de Jupiter, rebaptisé Lucifer, c'est-à-dire porteur de lumière, implique ici non seulement l'illumination intérieure chez les extra-terrestres mais la paix et le retour à la raison pour l'humanité. En effet, la troisième guerre mondiale qui vient d'éclater cesse brusquement quand l'éclat du second soleil atteint la Terre. Un optimisme inattendu dans le contexte de la guerre froide pour un film un peu morne.

The Shadow of the Torturer (tr. *L'Ombre du Bourreau*, 1980), *The Claw of the Conciliator* (tr. *La Griffe du Conciliateur*, 1981), *The Sword of the Lictor* (tr. *L'Épée du Licteur*, 1982) et *The Citadel of the Autarch* (tr. *La Citadelle de l'Autarque*, 1983) de l'États-unien Gene Wolfe décrivent sous le nom d'Urth la Terre d'un très lointain futur au Soleil rouge, menacée de glaciation. Beaucoup de sa technologie s'est perdu, malgré la résurgence de reliques souvent pittoresques, et son passé l'obsède, d'où une terminologie fleurie. C'est l'histoire de Severian, orphelin pourtant destiné à sauver la planète. Ainsi atteindra-t-il le rang suprême d'Autarque au bout d'aventures picaresques. Il s'intègre à la fresque d'un monde cruel et décadent.

Un cinquième roman (en plus de nouvelles) complète la tétralogie, *The Urth of the New Sun* (tr. *Le Nouveau Soleil de Teur*, 1987), où Severian, démissionnaire, monte sur un voilier stellaire où coexistent divers niveaux de réalité. Il y rencontre Tzadkiel, une entité quasi-divine qui lui impose des épreuves. Il en rapporte une fontaine blanche, l'inverse d'un trou noir, dont le jaillissement forme un nouveau soleil. Pourtant, la planète n'en semble guère révolutionnée. Est-ce si étonnant? Elle a tout vu, tout connu, et ne demande qu'à continuer sans changer? Severian lui-même, malgré tous ses efforts, y voit-il sa consécration? D'ailleurs, qu'y gagne-t-il? L'auteur n'aurait-il poursuivi sa série que dans un simple but financier?

Derniers développements

La banalisation de l'embrasement stellaire par la technologie se reflète dans le téléfilm d'Alexander Singer *Second Sight* (tr. *Double Vue*, 1993), épisode de la série états-unienne *Deep Space Nine*, extension d'une autre plus connue, *Star Trek*. Son cadre est une immense station spatiale du XXIV^{ème} siècle qui contrôle les abords d'un vortex stratégique permettant de voyager plus vite entre les Quadrants Alpha et Gamma. Benjamin Sisko, son commandant, en est un personnage récurrent. Il tombe amoureux de Fenna, belle inconnue qui apparaît et disparaît (littéralement). Or c'est le sosie de Nidell, l'épouse extra-terrestre de l'ingénieur Gideon Seyetik dont le vaisseau *Prometheus* (nom révélateur) vient d'accoster.

Dans son immodestie, Seyetik, annonce son chef d'œuvre: rallumer une étoile morte avec de la proto-matière qui en changera le carbone et l'oxygène en hydrogène élémentaire. Tout à son projet il délaisse son épouse. Or, chez elle, les gens se marient pour la vie. Dans sa détresse, elle tombe dans un coma fatal et projette inconsciemment un double. Sisko révèle à Fenna sa nature et, la mort dans l'âme, lui demande de réintégrer son original car, qu'il vive ou non, elle est vouée à disparaître. Peu après, l'ingénieur accompagne la charge explosive et, dans sa mégalomanie, meurt purifié par le feu en s'écriant: 'Que la lumière soit!' Délivrée, Nidell regagne sa planète. Un mélange thématique curieux et complexe.

Plus classique, *Hidden Empire* (tr. *L'Empire Caché*, 2002), premier tome d'une heptalogie (plus un prologue) de l'États-unien Kevin J. Anderson, adepte des grandes sagas, s'ouvre sur l'embrasement d'une géante gazeuse dont la masse ne suffisait pas à entamer une réaction thermo-nucléaire. Un empire terrien oligarchique veut en effet en rendre habitables et exploitables les quatre satellites. Le procédé, hérité d'une espèce disparue, consiste à transférer par un trou de ver une étoile à neutrons super-dense jusqu'au cœur de la planète Oncier pour que cette dernière s'effondre et s'enflamme. Le nouveau soleil ne rayonnera que cent mille ans, mais c'est surtout une démonstration de force face aux autres intelligences galactiques.

Ce roman constitue une fresque haute en couleurs des diverses sociétés composant un bras de la spirale galactique et de leurs relations. L'embrasement d'Oncier constitue la digne amorce des volumes suivants: ainsi sont anéantis ses habitants, membres d'une espèce pensante ignorée répandue sur bien d'autres géantes gazeuses qui ordonne à l'humanité de s'écarter définitivement. Comme celle-ci extrait des couches supérieures de leur atmosphère le carburant de ses astronefs, la guerre éclate et s'étend à d'autres extra-terrestres. Le reste de la pentalogie, retentit de batailles spatiales, de planètes désintégrées ou réduites en soleils et d'extinctions d'étoiles. Du space opera classique mais bien mené.

Le comble de la sophistication s'exprime dans *The Star Necromancers* (*Les Nécromants d'Étoiles*, 2007), une des premières nouvelles du Britannique Alexander Marsh Freed. Dans un très lointain futur, la Terre a substitué à son Soleil éteint trois lunes artificielles; son climat et son écologie sont contrôlés. Une forme d'humanité perdure, dont l'essence est sublimée et archivable. Chacun s'incarne à volonté en un avatar ou plus. Il les modèle en chair et/ou en matière inerte selon ses besoins esthétiques ou utilitaires et

les munit de sens et de pouvoirs lui dispensant une maîtrise et une perception surhumaines. Le narrateur a cinq parents qui ont manipulé son A.D.N. Il est le Jardinier chargé de la végétation de la planète.

La Gloriarque, suprême autorité, annonce que le Soleil va renaître grâce aux nécromants d'étoiles. Ils parcourent la Galaxie en rallumant les étoiles mortes. Selon eux, chacune a un nom qu'il faut connaître pour ce faire car il traduit sa nature personnelle. Leur technologie capte avec leurs dernières lueurs une partie de leur âme, en relation avec son créateur. Ainsi la vie se perpétuera-t-elle quand l'entropie saisira l'univers. Mais la végétation dépérit sous ces rayons trop vifs. Dans le corps d'un surhomme, le Jardinier vole vers la machinerie des rallumeurs. Une renégate lui avoue que la Gloriarque l'a trompée pour intégrer le Soleil à son avatar. Elle l'aide, non à l'éteindre, mais à récrire son nom pour tempérer son éclat.

Cette nouvelle à l'ambiance sereine diffère du reste du corpus thématique par la négation de la glorification stellaire et de la dépendance que l'humanité, terrestre ou non, trahit envers ses seules dispensatrices de photons. La formidable technologie des nécromants, si efficace soit-elle, est raillée comme l'esclave d'un grossier mysticisme doublé de fanatisme. D'ailleurs, le narrateur infecte les sectateurs de micro-organismes qui compromettent leur œuvre future. La forme pittoresque de ce récit dense et complexe est au moins aussi ironique que poétique, accentuant la satire d'une science pervertie par la religion. L'auteur a le mérite d'y décrire une humanité adulte, exempte d'héliolâtrie et s'en portant bien.

L'humanité en est loin dans *Sunshine* (tr. *Sunshine*, 2007), film britannique de Danny Boyle qui respecte le classicisme du thème mais sous une esthétique novatrice. En 2057, l'Icarus II s'apprête à larguer dans le Soleil une bombe pour ranimer ses feux et arrêter la glaciation affectant toute la Terre. L'astronef comporte une impressionnante ombrelle pour protéger son fuselage des radiations solaires, intenses à cette distance. Son équipage comprend huit membres plutôt jeunes, états-uniens et asiatiques, dont deux femmes, plus l'ordinateur de bord qui se manifeste par sa seule voix féminine. Les magnifiques décors intérieurs et les paysages spatiaux font largement appel à des effets spéciaux sophistiqués.

Le drame éclate près de Mercure quand est capté un message de la balise de détresse de l'Icarus I, la précédente expédition. Le déroutage cause une fausse manœuvre qui endommage le bouclier thermique. Un membre d'équipage est carbonisé par le vent solaire en le réparant; le feu détruit aussi la serre productrice d'oxygène et de vivres. Les quatre chargés d'explorer l'épave ne trouvent que des morts et découvrent que son capitaine, un bigot obsédé par l'idée que Dieu a condamné l'humanité, les a assassinés pour compromettre la mission. Au retour, deux périssent dans l'espace, le sas mobile reliant les vaisseaux s'étant décroché. Or, une enquête montre qu'il a été saboté.

L'équipage de l'Icarus II se réduit à cinq membres. Or l'oxygène manque. Non seulement le retour vers la Terre devient impossible, mais l'un d'eux doit se sacrifier pour que les autres s'approchent du Soleil. Pourtant, malgré un suicide, l'ordinateur détecte un passager surnuméraire. Le capitaine de l'Icarus

I a survécu et s'est introduit à bord. Après avoir saboté le sas, il s'attaque un par un aux survivants en dépit d'horribles brûlures. Une poursuite s'engage pendant laquelle une partie des locaux est dépressurisée. Le technicien chargé de la bombe parvient à s'y introduire et la détache du vaisseau qui se désagrège. Il la regarde atteindre le Soleil où elle explose. Dans un paysage australien enneigé, le ciel s'illumine.

En apparence, le film glorifie le Soleil dont l'orbe igné, omniprésent et obsédant, contribue puissamment à son esthétique. Tout sauf mourant, il est cruel et sans pitié, comme ces dieux exigeant des sacrifices humains en échange de leurs bienfaits. L'holocauste du vaisseau en est la contrepartie obligée. L'horrible figure écorchée du capitaine de l'Icarus I en est l'illustration pitoyable. Bien que le cinéaste stigmatise le fatalisme et le fanatisme religieux, il les approuve indirectement en la personne du médecin de l'Icarus II, véritable héliolâtre, et par l'offrande finale qui, au moins autant que la bombe, nourrit l'astre avide et restaure sa radiance. En ce sens, *Sunshine* travestit son *happy ending* de façon flamboyante.

Apologie des étoiles ou des allumeurs?

Le thème est-il mégalomane? L'humanité et d'autres espèces pensantes volent au secours des étoiles ou les fabriquent, quasiment dans leur arrière-boutique (N. Sherwood et M.A. Rayjean). Cela ne correspond guère à la condition que la nature a réservée à ces parasites planétaires, victimes des moindres dérèglements de leurs habitats et, bien sûr, de leur éclairage. Prétentions des auteurs et merveilles du space opera qui évacuent la vraisemblance (C.A. Smith, V. Norbutas et surtout E.R. James et son démiurge solaire). Seul A.C. Clarke, de formation scientifique, tente une justification, discutable dans *The Sands of Mars*, plus admissible dans *2010: Odyssey Two*. N'insistons pas sur ces outrances faciles ou poétiques.

La mégalomanie est plus subtile chez A.M. Freed où l'intégration du Soleil ressuscité à une personnalité déjà surhumaine est plus qu'une figure de style, même si le processus défie l'imagination: l'ellipse artistique y supplée. Chez A. Singer, le réparateur d'étoile s'assimile au dieu biblique par son propre sacrifice, apothéose cathartique: à la fois punition et rachat. Plus modestement, celui d'A. Yakoubovski jouit d'une assimilation métaphorique. Le jeune homme de C.A. Smith s'unit à sa fiancée sous la forme de photons. Dans le film de D. Boyle, l'équipage de l'Icarus II se transfigure par son holocauste solaire. À côté, le savant terrien statufié de R.Z. Gallun et le héros socialiste de W. Weitbrecht font piètre figure.

Les dangers de ces manipulations n'affectent pas que leurs instigateurs. J. Michel et R.Z. Gallun imaginent une expérience échappée à leur contrôle; H.W. Graham une initiative qui tourne mal. Il est vrai qu'il n'y a pas là de planètes en danger. Pourtant, la bombe féminine de N. Sherwood est inquiétante en des mains ennemies. Le soleil satellite de F. Fernández est une création de la pègre à l'échelle interstellaire. La résurrection solaire d'A.M. Freed est intempestive. La guerre contre les Misliks de F.

Carsac se traduit par l'évaporation des planètes entourant les étoiles bombardées. L'embrasement de Jupiter chez S. Jordan est une mesure offensive. C'est l'autre face de cette mégalomanie.

À divers degrés, cette mégalomanie est consubstantielle à la difficulté pour la technologie actuelle à manipuler les lois fondamentales de la physique à laquelle un hommage est aussi rendu. En ce sens, le thème exprime un optimisme extrême quant aux capacités de l'intelligence, humaine ou non. D'abord soumise aux feux stellaires, elle en devient maîtresse ou du moins réparatrice, un défi réservé aux spécialistes les plus débridés du space opera comme K.J. Anderson – mais ni pour F. Carsac qui y voit la solution d'une rivalité intergalactique, ni pour A.C. Clarke qui en fait l'apanage d'entités quasi-divines. Négligeons M.A. Rayjean qui ignore de quoi il parle et n'a même pas l'excuse de la licence poétique.

Le thème des allumeurs d'étoiles exprime la foi en la science (ou du moins la technologie) aussi bien que l'inventivité face aux défis réels ou imaginaires du cosmos à ses hôtes. Alors pourquoi pas les soleils de rechange (R.Z. Gallun, J. Williamson et F. Fernández), le réchauffement des planètes (K.J. Anderson, A.C. Clarke, R. Turner, N. Sherwood), l'éviction d'envahisseurs (F. Carsac, S. Jordan)? Et chez d'autres le réveil ou la création d'étoiles pour des raisons vitales, idéologiques, voire pour la gloire? C'est plus original que l'ignition ou la glaciation de la Terre. L'intelligence et la puissance sont exaltées au moins autant que les étoiles, même si certaines expériences se révèlent imprudentes ou malveillantes.

Pourtant, une mystique solaire ou stellaire sous-tend souvent cette débauche super-scientifique. Le héros de J. Williamson parachève un pèlerinage aux cavernes obscures en porteur de lumière. Celui de C.A. Smith s'identifie physiquement au Soleil renaissant et celui d'A. Yakoubovski symboliquement. C'est plus subtil et plus équivoque chez A.M. Freed. Le mutant d'E.R. James a des pouvoirs quasi-divins. V. Norbutas paraphrase un mythe civilisateur. Enfin, dans des décors technologiques, D. Boyle exécute un rite sacrificiel commun à plusieurs cultes. La SF n'a pas chassé les anciens dieux. Ils brillent toujours au firmament. Elle les a transfigurés. L'homme prétend les y égaler, voire les surpasser. C'est une des justifications du genre.

25/10 – 16/11/2011

(plus rajouts en 2011 et 2012)

Bibliographie thématique

1 / RAYMOND Z. GALLUN : ATOMIC FIRE (USA)

1 – Amazing Stories, avril 1931.

2 / JOHN MICHEL & RAYMOND Z. GALLUN : THE MENACE FROM MERCURY (USA)

1 – Wonder Stories Quarterly, été 1932.

3 / HOWARD W. GRAHAM : GUNS OF ETERNAL DAY (USA)

1 – Astounding Stories, , juillet 1934.

4 / JACK WILLIAMSON : THE SUN MAKER (USA)

1 – Thrilling Wonder Stories, juin 1940.

2 – Anthologie *The Giant Anthology of Science Fiction: 10 Complete Short Novels*, Merlin Press, New York, 1954.

3 – Anthologie *Race to the Stars*, Crest Paperback, New York, 1958.

4 – Recueil *Gateway to Paradise*, Haffner Press, Royal Oak, 2008.

5 / ARTHUR C. CLARKE : THE SANDS OF MARS (Grande-Bretagne/Sri Lanka)

1 – Sidgwick & Jackson, Londres, 1951.

2 – Gnome Press, 1952.

3 – Doubleday, Science Fiction Book Club, 1953 (plusieurs réimpressions).

4 – Corgi Books, Londres, 1954.

5 – Pocket Books, New York, 1954.

6 – Permabooks, New York, 1959.

7 – Pan Books, Londres, 1959.

8 – Recueil *Prelude to Mars*, Harcourt, 1965, 1967.

Autres rééditions.

Traduction: *Les Sables de Mars* (Fleuve Noir, Paris, 1955; Éd. Marabout, Verviers, Marabout Géant n°630, 1977); recueil *La Trilogie de l'Espace*, Éd. Milady, Paris, 2011).

6 / RONALD TURNER : THE DIEMOS DEADLINE (Grande-Bretagne)

1 – Tit-Bits Science Fiction Comics n°3, 1954.

2 – Recueil *Tit-Bits Science Fiction Comics Complete Series*, édition amateur (pirate?) non précisée, 2011.

Traduction: *Aventures sur Deimos* (Aventures de Demain n°25, 5 mars 1958).

7 / CLARK ASHTON SMITH : PHOENIX (USA)

1 – Anthologie *Time to Come*, Farrar Strauss & Young, New York, 1954.

2 – Idem, Berkley, 1958.

3 – Recueil *Other Dimensions*, Arkham House, Sauk City, 1970.

4 – Idem, Panther Books, Londres, 1977 (tome 2).

5 – Site Clark Ashton Smith, vers 2006.

Traductions: *Tel Phénix* (recueil *Autres Dimensions*, Éd. Christian Bourgois, Paris). *Phénix* (site Clark Ashton Smith, 2006).

8 / FRANCIS CARSAC : CEUX DE NULLE PART (France)

1 – Éd. Gallimard, Paris, Le Rayon Fantastique n°23, 1954.

2 – Recueil *Ceux de Nulle Part/Les Robinsons du Cosmos*, Éd. Opta, Paris, Club du Livre d'Anticipation n°25, 1970.

3 – Nouvelles Éditions Oswald, Paris, Science Fiction/Fantastique/Aventures n°208, 1988.

4 – Recueil *Œuvres Complètes*, tome 1, Éd. Claude Lefrancq, Bruxelles, 1996.

5 – Éd. Éons, Caëstre, Futurs, 2005 (éditions papier et numérique).

9 / E(RNEST) R(AYER) JAMES : GALACTIC YEAR (Grande-Bretagne)

1 – Science Fantasy n°23, juin 1957.

10 / FERNANDO FERNÁNDEZ : LE SOLEIL N'ÉCLAIRE PLUS LA TERRE (Espagne)

1 – Cosmos n°18, avril 1958 (en français).

2 – Météor n°199, octobre 1975 (vignettes redécoupées) (en français).

11 / NELSON SHERWOOD : THE SUN CREATOR (Grande-Bretagne)

1 – Science Fiction Adventures, mars 1959.

12 / MAX-ANDRÉ RAYJEAN : L'ÉTOILE DE GOA (France)

1 – Éd. Fleuve Noir, Anticipation n°189, 1961.

13 / VYTAUTAS NORBUTAS : SEPTINIŲ ŽVAIGŽDŽIŲ ŽVAIGŽYNE (Lituanie)

1 – Recueil *Skorpiono Ženklas*, Vaga, Vilnius, 1972.

Traduction: *La Constellation aux Sept Étoiles* (Antarès n°24, 4ème trimestre 1986).

14 / WOLF WEITBRECHT : STUNDE DER CERES (RDA)

1 – Greifenverlag zu Rudolfstadt, 1975.

2 – Volk und Welt, Berlin, 1976.

15 / ASKOLD YAKOUBOVSKI : СЧАСТЬЕ (URSS)

1 – Recueil *КВИОЛ ГАЛЛАКТИКИ*, Molodaïa Gvardia, Moscou, 1976.

Traduction: *Bonheur*, Antarès n°19 bis, 1985.

16 / SYDNEY JORDAN : STAR-MAKER! (Grande-Bretagne)

1 – Divers quotidiens états-uniens, 1978 (bandes 6991 à 7103).

17 / ARTHUR C. CLARKE : 2010: ODYSSEY TWO (Grande-Bretagne/Sri Lanka)

1 – Collins, Londres, 1982.

2 – Del Rey, New York, 1984.

Autres rééditions.

Traduction: *2010: Odyssée Deux* (Éd. Albin Michel, Paris, 1983; Éd. J'ai Lu, Paris, Science Fiction n°1721, 1984; recueil *2001-3001: Les Odyssées de l'Espace*, Presses de la Cité, Paris, Omnibus, 2001).

18 / PETER HYAMS : 2010: THE YEAR WE MADE CONTACT (USA)

1 – WARNER Bros et Metro-Goldwyn-Mayer, 1984; scénario: Peter Hyams; photographie: Peter Hyams; musique: David Shire, Richard Strauss, György Ligeti; distribution: Roy Scheider, Keir Dullea, John Lithgow, Helen Mirren, Bob Balaban.

Traduction: *2010: L'Année du Premier Contact*.

19 / GENE WOLFE : THE URTH OF THE NEW SUN (USA)

1 – Simon & Schuster, New York, 1987.

2 – Sidgwick & Jackson, Londres, 1987.

3 – Timescape, New York, 1988.

Traduction: *Le Nouveau Soleil de Teur* (Éd. Denoël, Paris, Présence du Futur n°488 et 489, 1989; recueil *L'Ombre du Bourreau*, tome 2, Éd. Denoël, Paris, Lunes d'Encre, 2006; Éd Gallimard, Paris, Folio SF, 2011).

20 / ALEXANDER SINGER : SECOND SIGHT (DEEP SPACE NINE n°29) (USA)

1 – 1993 (neuvième épisode de la deuxième série). Scénario: Mark Gehred-O'Connell; musique: Dennis McCarthy; distribution: Avery Brooks, René Auberjonois, Terry Furrell, Colm Meaney, Armin Shimmerman, Nana Visitor, Cirroc Loftin, Salli Elise Richardson, Richard Kibey.

Traduction: *Double Vue*.

21 / KEVIN J. ANDERSON : HIDDEN EMPIRE (USA)

1 – Aspect, 2002.

2 – Orbit, Londres, 2007.

Traduction: *L'Empire Caché* (Éd. Bragelonne, Paris, 2008).

22 / ALEXANDER MARSH FREED : THE STAR NECROMANCERS (Grande-Bretagne)

1 – Interzone n°208, février 2007.

23 / DANNY BOYLE : SUNSHINE (Grande-Bretagne/USA)

1 – Andrew MacDonald, 2007. Scénario: Alex Garland; musique: John Murphy, Underworld; distribution: Cillian Murphy, Chris Evans, Michelle Yeoh, Rose Byrne, Troy Garity, Hiroyuki Sanada, Benedict Wong, Mark Strong, Cliff Curtis, Paloma Baeza, Archie Macdonald, Chipo Chung.

Traduction: *Sunshine*.

Citations dans le texte

(à ne pas inclure)

‘Produced by a cosmic force which reached a peak owing to the clashing of cycles in certain areas...’

‘Let there be light!’